



PLEIN FEU  
SUR LES SECONDS  
RÔLES DE  
MOLIÈRE

**Par Raoul de Wimmer**  
**d'après les pièces de Molière**

## AVANT PROPOS

*Il faut, pour mener à bien la préparation d'une pièce de quelque importance, avec des acteurs enfants, il faut non seulement beaucoup de patience, mais encore un grand amour de la poésie et une parfaite connaissance du théâtre et de ses lois. Il faut aussi, cela va sans dire, aimer les enfants, mais les aimer sans faiblesse. »*

*Georges DUHAMEL*

Les enfants sont des comédiens nés. Naturels et crédibles avec très peu d'outils. Il suffit de les observer dans leurs jeux. À la vitesse de l'imaginaire, ils plongent dans des univers de fictions qui non rien à envier aux mondes virtuels de l'informatique. Ils créent spontanément des personnages, des dialogues, des situations, des décors avec rien, sans contraintes, sans limites cartésiennes. Ils sont tour à tour acteurs à multiples facettes et metteurs en scène. Seuls ou en groupe, les jeunes enfants sont capables, d'instinct —et c'est une des règles d'or du théâtre !— de *s'identifier à leurs personnages*. Ils les font vivre sans tabous, sans crainte du ridicule, sans retenue.

Au fil des ans, ça se gâte un peu et ils s'éloignent de Peter Pan et Alice.

Sauf quelques uns...

Il serait regrettable de ne pas profiter de ces capacités merveilleuses pour les initier à cet art formidable du théâtre —apprentissage de la vie— et les entraîner dans une aventure, une œuvre collective : la création d'une pièce.

C'est magique !

### **Chancerel en a défini les objectifs principaux :**

- Débarrasser de la timidité
- Rabaisser les prétentions injustifiées
- Combattre l'individualisme
- Éprouver la patience
- Libérer l'imagination
- Forcer la nonchalance

### **Auxquels, en pédagogues avertis nous pouvons ajouter les avantages suivants :**

- Assurer une aisance orale
- Enrichir le vocabulaire et les connaissances
- Motiver et faciliter la scolarité par l'initiative
- Progresser vers un but collectif
- Épanouir, affirmer, consolider la personnalité

- Respecter, les autres, les lieux et une échéance
- Assumer coûte que coûte ses responsabilités.

Ces objectifs pourraient, à première vue, paraître ambitieux. Pourtant, par la volonté, l'enthousiasme et la rigueur, ils sont faciles à atteindre.

« **Les théâtronautes** » **proposent des outils adaptés qui facilitent la réalisation :**

- Des textes de qualité littéraire éprouvés
- Un soutien pédagogique à la mise en chantier du projet avec le « pilote pédago »
- Un dialogue avec l'auteur (voir une rencontre)
- La possibilité de poser des questions à des spécialistes du théâtre jeunesse
- Solliciter l'aide ponctuel d'un metteur en scène du théâtre jeunesse

Il n'y a pas à hésiter, **le cadre scolaire doit être le creuset de cet atelier d'alchimie**. Les enfants, les jeunes et moins jeunes qui ont goûté à cette expérience en sortent **métamorphosés**.

Après trente-six ans d'expérience, personnellement, je ne vois toujours pas les désavantages et trouve toujours autant de bonheur à monter des spectacles. Bien sûr, il faut braver des tempêtes, mais « à vaincre sans péril... » et le jeu en vaut vraiment, vraiment la chandelle !... et tous les feux de la rampe.

Alors, frappons les trois coups...

**Gérard HUBERT-RICHO**

Président des theatronautes.com

**CODE DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE**

**Article L121 et suivants dont art 122-4 :**

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droits ou ayant cause est **illicite**. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou procédé quelconque.

**TOUT SPECTACLE DOIT FAIRE L'OBJET D'UNE DÉCLARATION AUPRÈS DE LA  
SACD (SACD.fr ou 11bis rue Ballu ; 75442 Paris cedex 09)**

## PLEIN FEU SUR LES SECONDES RÔLES DE MOLIÈRE

### AVANT-PROPOS

On sait qu'il est difficile —pour plusieurs raisons— de faire jouer une pièce de Molière par des adolescents. Cependant celui-ci est incontournable dans la littérature et le théâtre français. Alors, souvent, on se contente d'exercices, de saynètes adaptées ou d'extraits. Ce qui est dommage et réducteur.

L'œuvre de Molière mérite au collège une meilleure approche, un plus grand hommage.

Si l'on y regarde de plus près, ce sont les personnages secondaires qui mettent en valeur les personnages principaux. Ce sont aussi les plus drôles. Alors, voilà comment est née l'idée de rassembler les seconds rôles dans un spectacle cohérent où il suffirait de quelques liens entre les scènes pour que l'ensemble compose une pièce nouvelle, aux rôles variés et multiples facilitant la distribution quel que soit le groupe théâtre.

### DISTRIBUTION DANS LA VERSION COMPLÈTE

Ce montage comporte une **quarantaine** de rôles intéressants (**22 garçons-18 filles**), jouable avec des groupes de **20 à 45 acteurs**.

Les combinaisons de distribution sont si nombreuses qu'elles laissent une grande liberté pour que chacun puisse s'amuser et s'épanouir dans deux ou trois personnages d'importances différentes.

Ce **spectacle** pour qu'il ne ressemble pas à un patchwork a demandé un important travail de compilation, d'agencement et d'écriture des liaisons. Bien entendu, toutes les scènes ne sont pas indispensables et l'on peut se dispenser de certaines si le groupe théâtre dispose de moins d'une quinzaine d'acteurs.

**PIÈCES ABORDÉES DANS CE SPECTACLE  
ET PERSONNAGES CONCERNÉS**

<b>LES PRÉCISEUS RIDICULES</b>	Mascarille- 2 porteurs	
<b>L'ÉCOLE DES FEMMES</b>	Alain- Arnolphe	Georgette
<b>LES FÂCHEUX</b>	Éraste- La Montagne	
<b>LE MARIAGE FORCÉ</b>	Sganarelle-Pantacle	
<b>DOM JUAN</b>	Pierrot	Charlotte
<b>LE MÉDECIN MALGRÉ LUI</b>	Sganarelle- M Robert	Martine
<b>LE MARIAGE FORCÉ</b>	Sganarelle	2 Égyptiennes
<b>L'IMPROMPTU DE VERSAILLES</b>	Milles Molière et du Parc	
<b>LE MÉDECIN MALGRÉ LUI</b>	Sganarelle- Géronte-Lucas	Lucinde- Jacqueline
<b>LE MALADE IMAGINAIRE</b>	Argan	Toinette- Louison
<b>L'AVARE</b>	Harpagon- La Flèche- Valère- M Jacques	
<b>LES FOURBERIES DE SCAPIN</b>	Scapin- Géronte	Scapin
<b>LE BOURGEOIS GENTILHOMME</b>	M Joudain-laquais	M de musique, de danse, d'armes, de philo, tailleur, Nicole

(Sans oublier le narrateur et la narratrice.)

## PROLOGUE

— Le texte et les didascalies en rouge ne sont pas de Molière —

*(Les comédiens arrivent par petits groupes, s'embrassent ou se serrent la main, s'installent un peu partout.)*

**NARRATRICE** : Nous sommes tous là.

**1<sup>ER</sup> GARÇON** : Il semblerait.

**NARRATRICE** : Vous savez pourquoi nous sommes réunis.

**1<sup>ÈRE</sup> FILLE** : Pour voir quelle pièce de Molière on pourrait travailler.

**GARÇONS** : Ca, c'est une bien idée de profs !

**2<sup>ÈME</sup> FILLE** : Vous n'avez pas tort, on ne trouvera jamais le nombre de rôles suffisant.

**2<sup>ÈME</sup> GARÇON** : Et puis, dans les pièces principales, il y a des tartines qui n'en finissent pas.

**3<sup>ÈME</sup> FILLE** : Oh ! Toi, quand il s'agit d'apprendre trois lignes...

**NARRATRICE** : Ce n'est pas le moment de se chamailler. J'ai une idée.

**TOUS** : Aaaaah ! Vas-y, raconte.

**GARÇONS** : Ne te fais pas prier.

**NARRATRICE** : Je suis d'accord sur le principe : il n'est pas facile de jouer une pièce de Molière. Pourtant, il est tentant de goûter l'œuvre de notre plus grand auteur de théâtre.

**4<sup>ÈME</sup> GARÇON** : Tu t'es inscrite à la Comédie Française ?

**NARRATRICE** : Moque-toi... ou plutôt : gausse-toi, comme on disait au temps du Roi Soleil.

**4<sup>ÈME</sup> FILLE** : Laisse-la poursuivre, c'est pas toi qui proposerais une idée.

**NARRATRICE** : C'est pourquoi j'ai imaginé un montage de scènes mettant en valeur les seconds rôles. Car ces scènes sont des condensés délicieux et épicés qui donnent toute leur saveur aux pièces.

**4<sup>ÈME</sup> GARÇON** : Tu devrais écrire des pièces...

**FILLES** : Tais-toi !

**NARRATRICE** : Alors, c'est d'accord ?

**TOUS** : Oui !

**NARRATRICE** : Les brochures sont en coulisses, à vous de choisir !

*(Ils sortent en désordre. MUSIQUE.)*

-1-

## LES PRÉCIEUSES RIDICULES- SCÈNE VII

*(Le plateau est coupé en deux parties à peu près égales par une porte stylisé. Au fond, partie gauche : une cheminée. La scène commence directement. Mascarille déboule en scène, côté cour.)*

**MASCARILLE** : Holà, porteurs, holà ! Là, là, là, là, là, là. Je pense que ces marauds-là ont dessein de me briser à force de heurter contre les murailles et les pavés.

**PREMIER PORTEUR** : Dame ! C'est que la porte est étroite : vous avez voulu aussi que nous soyons entrés jusqu'ici.

**MASCARILLE** : Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins, que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclérences de la saison pluvieuse, et que j'allasse imprimer mes souliers en boue ? Allez, ôtez votre chaise d'ici.

*(Les deux porteurs vont pour sortir, le second se ravise.)*

**DEUXIÈME PORTEUR** : Payez-nous donc, s'il vous plaît, monsieur.

**MASCARILLE** : Hem ?

**DEUXIÈME PORTEUR** : Je dis, Monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

**MASCARILLE** *(lui donnant un soufflet)* : Comment, coquin, demander de l'argent à une personne de qualité !

**DEUXIÈME PORTEUR** : Est-ce ainsi qu'on paye les pauvres gens ? Et votre qualité nous donne-t-elle à dîner ?

**MASCARILLE** : Ah ! Ah ! Ah ! Je vous apprendrai à vous connaître ! Ces canailles-là s'osent jouer à moi.

**PREMIER PORTEUR** *(prenant un des bâtons de sa chaise)* : Cà ! payez-nous vite !

**MASCARILLE** : Quoi ?

**PREMIER PORTEUR** : Je dis que je veux avoir de l'argent tout à l'heure.

**MASCARILLE** : Il est raisonnable.

**PREMIER PORTEUR** : Vite donc.

**MASCARILLE** : Oui-da. Tu parles comme il faut, toi ; mais l'autre est un coquin qui ne sait ce qu'il dit. Tiens ; es-tu content ?

**PREMIER PORTEUR** : Non, je ne suis pas content : vous avez donné un soufflet à mon camarade, et...

**MASCARILLE** : Doucement. Tiens, voilà pour le soufflet On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre, au petit coucher.

*(Les deux porteurs sortent)*

-2-

**L'ÉCOLE DES FEMMES- ACTE PREMIER SCÈNE 2**

*(Mascarille devient Arnolphe et enchaîne les deux scènes.)*

**ALAIN** : Qui heurte ?

**ARNOLPHE** : Ouvre. On aura, que je pense,  
Grande joie à me voir après dix jours d'absence.<sup>1</sup>

**ALAIN** : Qui va là ?

**ARNOLPHE** : Moi.

**ALAIN** : Georgette !

**GEORGETTE** : Hé bien ?

**ALAIN** : Ouvre là-bas.

**GEORGETTE** : Vas-y, toi.

**ALAIN** : Vas-y, toi.

**GEORGETTE** : Ma foi, je n'irai pas.

**ALAIN** : Je n'irai pas aussi.

**ARNOLPHE** : Belle cérémonie

Pour me laisser dehors ! Holà ho, je vous prie.

**GEORGETTE** : Qui frappe ?

**ARNOLPHE** : Votre maître.

**GEORGETTE** : Alain !

**ALAIN** : Quoi ?

**GEORGETTE** : C'est monsieur. Ouvre vite.

**ALAIN** : Ouvre, toi.

**GEORGETTE** : Je souffle notre feu.

**ALAIN** : J'empêche, peur du chat, que mon moineau ne sorte.

**ARNOLPHE** : Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte

N'aura pas à manger de plus de quatre jours.

**GEORGETTE** : Par quelle raison y venir, quand j'y cours ?

**ALAIN** : Pourquoi plutôt que moi ? Le plaisant strodagème !

**GEORGETTE** : Ôte-toi donc de là.

**ALAIN** : Non, ôte-toi, toi-même.

**GEORGETTE** : Je veux ouvrir la porte.

**ALAIN** : Et je veux l'ouvrir, moi.

---

<sup>1</sup> Le texte est en effet en vers, mais nous laissons au lecteur le plaisir de coller les morceaux pour reconstituer ceux qui ne sont pas apparents, bien qu'aucun mot n'ait été supprimé.

**GEORGETTE** : Tu ne l'ouvriras pas.

**ALAIN** : Ni toi non plus.

**GEORGETTE** : Ni toi.

**ARNOLPHE** : Il faut que j'aie ici l'âme bien patiente !

**ALAIN** : Au moins, c'est moi, Monsieur.

**GEORGETTE** : Je suis votre servante, c'est moi.

**ALAIN** : Sans le respect de Monsieur que voilà, je te...

**ARNOLPHE** (*recevant un coup d'Alain*) : Peste !

**ALAIN** : Pardon.

**ARNOLPHE** : Voyez ce lourdaud-là !

**ALAIN** : C'est elle aussi, Monsieur...

**ARNOLPHE** : Que tous deux on se taise,

Songez à me répondre, et laissons la fadaïse.

Hé bien, Alain, comment se porte-t-on ici ?

**ALAIN** : Monsieur, nous nous... Monsieur, nous nous por... Dieu merci,

Nous nous...

*(Arnolphe ôte par trois fois le chapeau de dessus la tête d'Alain.)*

**ARNOLPHE** : Qui vous apprend, impertinente bête,

À parler devant moi le chapeau sur la tête ?

**ALAIN** : Vous faites bien, j'ai tort.

**ARNOLPHE** (*à Alain*) : Faites descendre Agnès.

(*à Georgette*) Lorsque je m'en allai, fut-elle triste après ?

**GEORGETTE** : Triste ? Non.

**ARNOLPHE** : Non ?

**GEORGETTE** : Si fait.

**ARNOLPHE** : Pourquoi donc... ?

**GEORGETTE** : Oui, je meure,

Elle vous croyait voir de retour à toute heure ;

Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous

Cheval, âne, ou mulet, qu'elle ne prît pour vous.

**NARRATEUR (Arnolphe)** : Belle introduction, non ? J'interprétais d'abord Mascarille dans « les précieuses ridicules », puis Arnolphe dans « l'école des femmes ». Ces scènes s'enchaînent à la perfection, n'est-ce pas ?

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ  
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS  
ADRESSER À :**

**[www.theatronautes.com](http://www.theatronautes.com)**

-3-

**LES FÂCHEUX- ACTE PREMIER SCÈNE 1**

**LA MONTAGNE** : Monsieur, votre rabat par devant se sépare.

**ÉRASTE** : N'importe.

**LA MONTAGNE** : Laissez-moi l'ajuster, s'il vous plaît.

**ÉRASTE** : Ouf ! tu m'étrangle, fat ; laisse-le comme il est.

**LA MONTAGNE** : Souffrez qu'on peigne un peu...

**ÉRASTE** : Sottise sans pareille !

Tu m'as d'un coup de dent presque emporté l'oreille.

**LA MONTAGNE** : Vos canons...

**ÉRASTE** : Laisse-les, tu prends trop de souci.

**LA MONTAGNE** : Ils sont tout chiffonnés.

**ÉRASTE** : Je veux qu'ils soient ainsi.

**LA MONTAGNE** : Accordez-moi du moins, pour grâce singulière,

De frotter ce chapeau, qu'on voit plein de poussière.

**ÉRASTE** : Frotte donc, puisqu'il faut que j'en passe par là.

**LA MONTAGNE** : Le voulez-vous porter fait comme le voilà ?

**ÉRASTE** : Mon Dieu dépêche-toi.

**LA MONTAGNE** : Ce serait conscience.

**ÉRASTE** (*après avoir attendu*) : C'est assez.

**LA MONTAGNE** : Donnez-vous un peu de patience.

**ÉRASTE** : Il me tue.

**LA MONTAGNE** : En quel lieu vous êtes-vous fourré ?

**ÉRASTE** : T'es-tu de ce chapeau pour toujours emparé ?

**LA MONTAGNE** : C'est fait.

**ÉRASTE** : Donne-moi donc.

**LA MONTAGNE** (*laissant tomber le chapeau*) : Hay !

**ÉRASTE** : Le voilà par terre :

Je suis fort avancé. Que la fièvre te serre !

**LA MONTAGNE** : Permettez qu'en deux coups, j'ôte...

**ÉRASTE** : Il ne me plaît pas.

Au diable son valet qui vous est sur les bras,  
Qui fatigue son maître, et ne fait que déplaire  
À force de vouloir trancher du nécessaire !

**LA MONTAGNE** : *Et le voilà parti vers d'autres doléances,*

Parader, commander, faire acte de présence ;  
Mais ne trouvez-vous pas, sous leur fière apparence,  
Que ces trois maîtres-là ont quelques ressemblances.

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ  
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS  
ADRESSER À :**  
**[www.theatronautes.com](http://www.theatronautes.com)**

-4-

#### LE MARIAGE FORCÉ- SCÈNE 4

**SGANARELLE** : La peste soit de l'homme ! Eh ! Monsieur le Docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

**PANCRACE** : Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

**SGANARELLE** : Eh ! Laissez tout cela et prenez la peine de m'écouter.

**PANCRACE** : Soit ! Que voulez-vous me dire ?

**SGANARELLE** : Je veux vous parler de quelque chose.

**PANCRACE** : Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi ?

**SGANARELLE** : De quelle langue ?

**PANCRACE** : Oui

**SGANARELLE** : Parbleu ! de la langue que j'ai dans la bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

**PANCRACE** : Je vous dis : de quel idiome, de quel langage ?

**SGANARELLE** : Ah ! C'est une autre affaire.

**PANCRACE** : Voulez-vous me parler italien ?

**SGANARELLE** : Non.

**PANCRACE** : Espagnol ?

**SGANARELLE** : Non.

**PANCRACE** : Allemand ?

**SGANARELLE** : Non.

**PANCRACE** : Anglais ?

**SGANARELLE** : Non.

**PANCRACE** : Latin ?

**SGANARELLE** : Non.

**PANCRACE** : Grec ?

**SGANARELLE** : Non.

**PANCRACE** : Hébreu ?

**SGANARELLE** : Non.

**PANCRACE** : Syriaque ?

**SGANARELLE** : Non.

**PANCRACE** : Turc ?

**SGANARELLE** : Non.

**PANCRACE** : Arabe ?

**SGANARELLE** : Non, non, français.

**PANCRACE** : Ah ! Français.

**SGANARELLE** : Fort bien.

**PANCRACE** : Passez donc de l'autre côté ; car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques et étrangères, et l'autre est pour la maternelle.

**SGANARELLE** : Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci !... **Tiens, en parlant de langage, dites-moi si, dans cet extrait de Dom Juan, vous y comprenez goutte au charabia de ces deux là ?**

*(Il s'assied dans un coin. Pancrace sort.)*

-5-

## DOM JUAN- ACTE II SCÈNE 1

**CHARLOTTE** : Par ma fi, Pierrot, il faut que j'aille voir un peu ça.

**PIERROT** : O ! acoute un peu auparavant, Charlotte : j'ai queuque chose à te dire, moi.

**CHARLOTTE** : Eh bian ! Dis, qu'est-ce que c'est ?

**PIERROT** : Vois-tu, Charlotte, il faut, comme dit l'autre, que je débonde mon cœur. Je t'aime, tu le sais bian, et je sommes pour être mariés ensemble ; mais marquenne, je ne suis point satisfait de toi.

**CHARLOTTE** : Quement ? Qu'est-ce que c'est donc qu'iglia ?

**PIERROT** : iglia que tu me chagraignes l'esprit, franchement.

**CHARLOTTE** : Et quement donc ?

**PIERROT** : T'estiguienne, tu ne m'aimes point.

**CHARLOTTE** : Ah ! Ah ! N'est que ça ?

**PIERROT** : Oui, ce n'est que ça, et c'est bian assez.

**CHARLOTTE** : Mon quieu, Piarrot, tu me viens toujou dire la même chose.

**PIERROT** : Je te dis toujou la même chose, parce que c'est toujou la même chose; et si ce n'était pas toujou la même chose, je ne te dirais pas toujou la même chose.

**CHARLOTTE** : Mais qu'est-ce qu'il te faut ? Que veux-tu ?

**PIERROT** : Jerniquenne ! Je veux que tu m'aimes.

**CHARLOTTE** : Est-ce que je ne t'aime pas ?

**PIERROT** : Non, tu ne m'aimes pas ; et si, je fais tout ce que je pis pour ça : je t'achète, sans reproche, des rubans à tous les marciars qui passent ; je me romps le cou à t'aller dénicher des marles ; je fais jouer pour toi les vielleux quand ce vient la fête ; et tout ça, comme si je me frappais la tête contre le mur. Vois-tu, ça n'est ni biau ni honnête de n'aimer pas les gens qui nous aimont.

**CHARLOTTE** : Mais mon gnieu, je t'aime aussi.

**PIERROT** : Oui, tu m'aimes d'une belle dégaine !

**CHARLOTTE** : Quement veux-tu donc qu'on fasse ?

**PIERROT** : Je veux que l'on fasse comme l'en fait quand l'en aime comme il faut.

**CHARLOTTE** : Ne t'aimé-je pas aussi comme il faut ?

**PIERROT** : Non : quand ça est, ça se voit, et l'en fait mille petites singeries aux personnes quand on les aime du bon cour. Regarde la grosse Thomasse, comme elle est assotée du jeune Robain : alle est toujou autour de li à l'agacer, et ne le laisse jamais en repos ; toujou al li fait queuque niche ou li baille queuque taloche en passant ; et l'autre jour qu'il était assis sur un escabiau, al fut le tirer de dessous li, et le fit choir toout de son long par tarre. Jarni ! v'là où l'en voit les gens qui aimont ; mais toi, tu ne me dis jamais mot, t'es toujou là comme une vrai souche de bois ; et je passerais vingt fois devant toi, que tu ne te grouillerais pas pour me bailler le moindre coup, ou me dire la moindre chose. Ventrequenne ! ça n'est pas bian, après tout, et t'es trop froide pour les gens.

**CHARLOTTE** : Que veux-tu que j'y fasse ? C'est mon himeur, et je ne me pis refondre.

**PIERROT** : Ignia himeur qui quienne. Qaund en a de l'amiquié pour les personnes, l'an en baille toujou queuque petite signifiance.

**CHARLOTTE** : Enfin, je t'aime tout autant que je pis, et si tu n'es pas content de ça, tu n'as qu'à en aimer queuque autre.

**PIERROT** : Eh bien ! v'là pas mon compte. T'estigué ! si tu m'aimais, me dirais-tu ça ?

**CHARLOTTE** : Pourquoi me viens-tu aussi tarabuster l'esprit ?

**PIERROT** : Morqué ! queu mal te fais-je ! Je ne te demande qu'un peu d'amiquié.

**CHARLOTTE** : Eh bian ! Laisse faire aussi, et ne me presse point tant. Peutêtre que ça viendra tout d'un coup sans y songer.

**PIERROT** : Touche donc là, Charlotte.

**CHARLOTTE** : Eh bien ! quien.

**PIERROT** : Promets-moi donc que tu tâcheras de m'aimer davantage.

**CHARLOTTE** : J'y ferai tout ce que je pourrai, mais il faut que ça vienne de lui-même.(...)

**PIERROT** : Je revians tout à l'heure : je m'en vais boire chopaine, pour me rebouter tant soit peu de la fatigue que j'ai eue.

**SGANARELLE** (*revenant*) : N'est ce pas ce qu'on appelle l'amour vache ? Oh ! Voilà Martine, ma femme !... (*Il vient à l'avant-scène et en confidence au public :*) Après le mariage, c'est une autre affaire...

-6-

**LE MÉDECIN MALGRÉ LUI- ACTE PREMIER**

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ  
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS  
ADRESSER À :**  
[www.theatronautes.com](http://www.theatronautes.com)

-7-

**LE MARIAGE FORCÉ- SCÈNE 6**

(*Les Égyptiennes, avec leurs tambours de basque, entrent en chantant et dansant.*)

**SGANARELLE** : Elles sont gaillardes. Écoutez, vous autres, y a-t-il moyen de me dire la bonne fortune ?

**1<sup>ÈRE</sup> ÉGYPTIENNE** : Oui, mon bon Monsieur, nous voici deux qui te la diront.

**2<sup>ÈME</sup> ÉGYPTIENNE** : Tu n'as seulement qu'à nous donner ta main, avec la croix dedans (*une pièce avec pile ou croix ?*), et nous te dirons quelque chose pour ton bon profit.

**SGANARELLE** : Tenez, les voilà toutes deux avec ce que vous demandez.

**1<sup>ÈRE</sup> ÉGYPTIENNE** : Tu as une bonne physionomie, mon bon Monsieur, une bonne physionomie.

**2<sup>ÈME</sup> ÉGYPTIENNE** : Oui, bonne physionomie ; physionomie d'un homme qui sera un jour quelque chose.

**1<sup>ÈRE</sup> ÉGYPTIENNE** : Tu seras marié avant qu'il soit peu, mon bon Monsieur, tu sera marié avant qu'il soit peu.

**2<sup>ÈME</sup> ÉGYPTIENNE** : Tu épouseras une femme gentille, une femme gentille.

**1<sup>ÈRE</sup> ÉGYPTIENNE** : Oui, une femme qui sera chérie et aimée de tout le monde.

**2<sup>ÈME</sup> ÉGYPTIENNE** : Une femme qui te fera beaucoup d'amis, mon bon Monsieur, qui te fera beaucoup d'amis.

**1<sup>ÈRE</sup> ÉGYPTIENNE** : Une femme qui fera venir l'abondance chez toi.

**2<sup>ÈME</sup> ÉGYPTIENNE** : Une femme qui te donnera une grande réputation.

**1<sup>ÈRE</sup> ÉGYPTIENNE** : Tu seras considéré par elle, mon bon Monsieur, tu seras considéré par elle.

**SGANARELLE** : Voilà qui est bien, et n'engage à rien qu'à rêver puisque je suis déjà marié. On a vu ce que ça donnait. Peste soit des fumelles !

Tiens, l'occasion faisant le larron, si nous parlions encore d'elles ? Je connais deux coquettes de « l'impromptu de Versailles » qui méritent qu'on les écoute. Mademoiselle Molière et Mademoiselle du Parc jouent deux grandes coquettes qui ne peuvent pas se sentir, mais font semblant.

*(Il sort pour aller chercher une panière)*

-8-

## L 'IMPROMPTU DE VERSAILLES

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ  
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS  
ADRESSER À :**  
[www.theatronautes.com](http://www.theatronautes.com)

**-NARRATRICE** : Sganarelle, nous le savons est bûcheron. Souvenez-vous que sa femme Martine a promis de se venger. Elle l'a fait passer pour un grand médecin —médecin, tête de Turc du bon Molière !—et, au risque de prendre des coups de bâton — à chacun son tour !—, voilà qu'il ne peut se défilier.

*(Jacqueline et Lucas sont interprétés par les mêmes acteurs que Pierrot et Charlotte. Ils apporteront des sièges pour Géronte et sa fille.)*

-9-

## LE MÉDECIN MALGRÉ LUI- ACTE II SCÈNE 4

**SGANARELLE** : Est-ce là la malade ?

**GÉRONTE** : Oui, je n'ai qu'une fille ; et j'aurais tous les regrets du monde si elle venait à mourir.

**SGANARELLE** : Qu'elle s'en garde bien ! Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance d'un médecin.

**GÉRONTE** : Allons, un siège.

**SGANARELLE** : Voilà une malade qui n'est pas tant dégoûtante, et je tiens qu'un homme bien sain s'en accommoderait assez.

**GÉRONTE** : Vous l'avez fait rire, Monsieur.

**SGANARELLE** : Tant mieux : lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. Eh bien ! de quoi est-il question ? qu'avez-vous ? quel est le mal que vous sentez ?

**LUCINDE** (*répond par signes, en portant sa main à sa bouche, à sa tête et sous son menton*) : Han, hi, hom, han.

**SGANARELLE** : Eh ! Que dites-vous ?

**LUCINDE** (*continue les mêmes gestes*) : Han, hi, hom, han, han, hi, hom.

**SGANARELLE** : Quoi ?

**LUCINDE** : Han, hi, hom.

**SGANARELLE** (*la contrefaisant*) : Han, hi, hom, an ha : je ne vous entends point. Quel diable de langage est-ce là ?

**GÉRONTE** : Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette, sans que jusqu'ici on en ait pu savoir la cause ; et c'est un accident qui a fait reculer son mariage.

**SGANARELLE** : Et pourquoi ?

**GÉRONTE** : Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison pour conclure les choses.

**SGANARELLE** : Et qui est ce sot-là qui ne veut pas que sa femme soit muette ? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie ! je me garderais bien de la vouloir guérir.

**GÉRONTE** : Enfin, Monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins pour la soulager de son mal.

**SGANARELLE** : Ah ! Ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu, ce mal l'opprime-t-il beaucoup ?

**GÉRONTE** : Oui, Monsieur.

**SGANARELLE** : Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs ?

**GÉRONTE** : Fort grandes.

**SGANARELLE** : C'est fort bien fait. Va-t-elle où vous savez ?

**GÉRONTE** : Oui.

**SGANARELLE** : Copieusement ?

**GÉRONTE** : Je n'entends rien à cela.

**SGANARELLE** : La matière est-elle louable ?

**GÉRONTE** : Je ne me connais pas à ces choses.

**SGANARELLE** (*se tournant vers la malade*) : Donnez-moi votre bras. Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette.

**GÉRONTE** : Eh oui, Monsieur, c'est là son mal ; vous l'avez trouvé du premier coup.

**SGANARELLE** : Ah, ah !

**GÉRONTE** : Voyez comme il a deviné sa maladie !

**SGANARELLE** : Nous autres grands médecins, nous connaissons d'abord les choses. Un ignorant aurait été embarrassé, et vous eût été dire : « C'est ceci, c'est cela » ; mais moi, je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette.

**GÉRONTE** : Oui ; mais je voudrais bien que vous me pussiez dire d'où cela vient.

**SGANARELLE** : Il n'est rien de plus aisé : cela vient de ce qu'elle a perdu la parole

**GÉRONTE** : Fort bien ; mais la cause, s'il vous plaît, qu'il fait qu'elle a perdu la parole ?

**SGANARELLE** : Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de la langue.

**GÉRONTE** : Mais encore, vos sentiments sur cet empêchement de l'action de sa langue ?

**SGANARELLE** : Aristote, là-dessus dit... de fort belles choses.

**GÉRONTE** : Je le crois.

**SGANARELLE** : Ah ! C'est un grand homme !

**GÉRONTE** : Sans doute.

**SGANARELLE** (*levant son bras depuis le coude*): Grand homme tout à fait : un homme qui était plus grand que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres savants nous appelons humeurs peccantes : peccantes, c'est à dire... humeurs peccantes ; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'élèvent dans la région des maladies, venant... pour ainsi dire... à... entendez-vous le latin ?

**GÉRONTE** : En aucune façon.

**SGANARELLE** (*se tenant avec étonnement*): Vous n'entendez point le latin !

**GÉRONTE** : Non.

**SGANARELLE** (*en faisant diverses plaisantes postures*) : *Cabricias arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo haec Musa, « la Muse », bonus, bona, bonum, Deus sanctus, estne oratio latinas ? Etiam, « oui ». Quare, « pourquoi » ? Quia substantivo et adjectivum concordat in generi, numerum, et casus.*

**GÉRONTE** : Ah ! que n'ai-je étudié ?

**JACQUELINE** : L'habile homme que velà !

**LUCAS** : Oui, ça est si biau que je n'y entends goutte.

**SGANARELLE** : Or ces vapeurs dont je vous parle venant à passer, du côté gauche, où est le foie, au côté droit, où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous appelons en latin *armyam*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*, rencontre en son chemin lesdites vapeurs, qui remplissent les ventricules de l'omoplate ; et parce que les dites vapeurs ont une certaine malignité... Écoutez bien ceci, je vous conjure.

**GÉRONTE** : Oui.

**SGANARELLE** : Ont une certaine malignité, qui est causée... soyez attentif, s'il vous plaît.

**GÉRONTE** : Je le suis.

**SGANARELLE** : Qui est causé par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... *Ossabandus, nequeis, nequer, potarinum, quipsa milus*. Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

**JACQUELINE** : Ah ! Que ça est bian dit, notte homme !

**LUCAS** : Que n'ai-je la langue aussi bian pendue ?

**GÉRONTE** : On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué : c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont ; et que le cœur est du côté gauche, et le foie du côté droit.

**SGANARELLE** : Oui, cela était autrefois ainsi ; mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.

**GÉRONTE** : C'est ce que je ne savais pas, et je vous demande pardon de mon ignorance.

**SGANARELLE** : Il n'y a point de mal, et vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.

**GÉRONTE** : Assurément. Mais, Monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie ?

**SGANARELLE** : Ce que je crois qu'il faille faire ?

**GÉRONTE** : Oui.

**SGANARELLE** : Mon avis est qu'on la remette sur son lit, et qu'on lui fasse prendre pour remède quantité de pain trempé dans du vin.

**GÉRONTE** : Pourquoi cela, Monsieur ?

**SGANARELLE** : Parce qu'il y a dans le pain et le vin, mêlés ensemble, une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'ion ne donne autre chose aux perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela ?

**GÉRONTE** : Cela est vrai. Ah ! le grand homme ! Vite, quantité de pain et de vin !

**SGANARELLE** : Je reviendrai voir, sur le soir, en quel état elle sera.

*(Il sort)*

**NARRATRICE** : Avec ce genre de remède, Lucinde ne risque rien, d'autant qu'elle n'est guère malade. La friponne simule car elle est amoureuse de Léandre mais son père a décidé de la marier à un autre.

**(À SUIVRE)**

-10-

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ  
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS  
ADRESSER À :**  
[www.theatronautes.com](http://www.theatronautes.com)

-11-

**LE MALADE IMAGINAIRE – ACTE II SCÈNE 8**

**NARRATRICE** : Angélique, la fille d'Argan, est amoureuse de Cléante, mais son père veut la marier à Thomas Diafoirus, futur médecin très niais. Béline, la seconde épouse du malade imaginaire, vient de signaler sournoisement à celui-ci qu'elle a surpris un garçon dans la chambre d'Angélique et que Louison était témoin de la scène. Argan veut en savoir plus. Voilà une jolie scène tendre entre un père et sa fille.

**LOUISON** : Qu'est-ce que vous voulez, mon papa ? Ma belle-maman m'a dit que vous me demandez.

**ARGAN** : Oui. Venez çà. Avancez là. Tournez-vous. Levez les yeux. Regardez-moi. Eh !

**LOUISON** : Quoi, mon papa ?

**ARGAN** : Là ?

**LOUISON** : Quoi ?

**ARGAN** : N'avez-vous rien à me dire ?

**LOUISON** : Je vous dirai, si vous voulez, pour vous désennuyer, le conte de *Peau d'âne* ou bien la fable du *Corbeau et du Renard*, qu'on m'a apprise depuis peu.

**ARGAN** : Ce n'est pas là ce que je vous demande.

**LOUISON** : Quoi donc ?

**ARGAN** : Ah ! Rusée, vous savez bien ce que je veux vous dire.

**LOUISON** : Pardonnez-moi, mon papa.

**ARGAN** : Est-ce là comme vous m'obéissez ?

**LOUISON** : Quoi ?

**ARGAN** : Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez ?

**LOUISON** : Oui, mon papa.

**ARGAN** : L'avez-vous fait ?

**LOUISON** : Oui, mon papa. Je vous suis venue dire tout ce que j'ai vu.

**ARGAN** : Et n'avez-vous rien vu aujourd'hui ?

**LOUISON** : Non, mon papa.

**ARGAN** : Non ?

**LOUISON** : Non, mon papa.

**ARGAN** : Assurément ?

**LOUISON** : Assurément.

**ARGAN** : Oh ! Çà, je m'en vais vous faire voir quelque chose, moi.

(*Il va prendre une poignée de verges<sup>2</sup>.*)

**LOUISON** : Ah ! Mon papa !

**ARGAN** : Ah ! Ah ! Petit masque<sup>3</sup>, vous ne me dites pas que vous avez vu un homme dans la chambre de votre sœur ?

---

<sup>2</sup> Baguettes, badines pour frapper.

**LOUISON** : Mon papa !

**ARGAN** : Voilà qui vous apprendra à mentir.

**LOUISON** (*se jette à genoux*): Ah ! Mon papa, je vous demande pardon. C'est que ma sœur m'avait dit de ne pas vous le dire et je m'en vais vous dire tout.

**ARGAN** : Il faut premièrement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis après nous verrons au reste.

**LOUISON** : Pardon, mon papa.

**ARGAN** : Non, non.

**LOUISON** : Mon pauvre papa ne me donnez pas le fouet.

**ARGAN** : Vous l'aurez.

**LOUISON** : Au nom de Dieu, mon papa, que je ne l'aie pas.

**ARGAN** (*la prenant pour la fouetter*): Allons, allons.

**LOUISON** : Ah ! Mon papa, vous m'avez blessée. Attendez, je suis morte.

*(Elle contrefait la morte.)*

**ARGAN** : Holà ! Qu'est-ce là ? Louison, Louison ! Ah ! Mon Dieu ! Louison ! Ah ! Malheureux, ma pauvre fille est morte. Qu'ai-je fait, misérable ? Ah ! Chienne de verges ! La peste soit des verges ! Ah ! Ma pauvre fille, ma pauvre petite Louison.

**LOUISON** : Là, là, mon papa, ne pleurez point tant : je ne suis pas morte tout à fait.

**ARGAN** : Voyez-vous la petite rusée ! Oh ! çà, çà, je vous pardonne pour cette fois-ci, pourvu que vous me disiez bien tout.

**LOUISON** : Oh ! Oui, mon papa.

**ARGAN** : Prenez-y bien garde au moins, car voilà un petit doigt, qui sait tout, me dira si vous mentez.

**LOUISON** : Mais, mon papa, ne dites pas à ma sœur que je vous l'ai dit.

**ARGAN** : Non, non.

**LOUISON** : C'est, mon papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma sœur comme j'y étais.

**ARGAN** : Hé bien ?

**LOUISON** : Je lui ai demandé ce qu'il demandait, et il m'a dit qu'il était son maître à chanter.

**ARGAN** : Hom, hom ! Voilà l'affaire. Hé bien ?

**LOUISON** : Ma sœur est venue après.

**ARGAN** : Eh bien ?

**LOUISON** : Elle lui a dit : « sortez, sortez, sortez ! Mon Dieu, sortez, vous me mettez au désespoir. »

**ARGAN** : Eh bien ?

**LOUISON** : Et lui, il ne voulait pas sortir.

**ARGAN** : Qu'est-ce qu'il disait ?

**LOUISON** : Il lui disait je ne sais combien de choses.

---

<sup>3</sup> Coquine, méchante.

**ARGAN** : Et quoi encore ?

**LOUISON** : Il lui disait tout ci, tout ça, qu'il l'aimait bien, et qu'elle était la plus belle du monde.

**ARGAN** : Et puis après ?

**LOUISON** : Et puis après il se mettait à genoux devant elle.

**ARGAN** : Et puis après ?

**LOUISON** : Et puis après, il lui baisait les mains.

**ARGAN** : Et puis après ?

**LOUISON** : Et puis après, ma belle-maman est venue à la porte, et il s'est enfui.

**ARGAN** : Il n'y a point autre chose ?

**LOUISON** : Non, mon papa.

**ARGAN** : Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose. (Il met son doigt à son oreille.) Attendez. Eh ! Ah ! Ah ! Oui ? Oh ! Oh ! Voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vu, et que vous ne m'avez pas dit.

**LOUISON** : Ah ! Mon papa, votre petit doigt est un menteur.

**ARGAN** : Prenez garde.

**LOUISON** : Non, mon papa, ne le croyez pas ; il ment, je vous assure.

**ARGAN** : Oh ! bien, bien, nous verrons cela. Allez-vous-en, et prenez bien garde à tout ; allez. Ah ! il n'y a plus d'enfants. Ah ! que d'affaires ! je n'ai pas seulement le loisir de songer à ma maladie. En vérité, je n'en puis plus.

-12-

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ  
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS  
ADRESSER À :**  
[www.theatronautes.com](http://www.theatronautes.com)

-13-

### L'AVARE- ACTE III SCÈNE 1

**HARPAGON** : (...) Valère, aide-moi à ceci. Ho ça, maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier.

**MAÎTRE JACQUES** : Est-ce à votre cocher, Monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler ? Car je suis l'un et l'autre.

**HARPAGON** : C'est à vous deux.

**MAÎTRE JACQUES** : Mais à qui des deux le premier ?

**HARPAGON** : Au cuisinier.

**MAÎTRE JACQUES** : Attendez donc, s'il vous plaît.

*(Il ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.)*

**HARPAGON** : Quel diantre de cérémonie est-ce là ?

**MAÎTRE JACQUES** : Vous n'avez qu'à parler.

**HARPAGON** : Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

**MAÎTRE JACQUES** : Grande merveille !

**HARPAGON** : Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère ?

**MAÎTRE JACQUES** : Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

**HARPAGON** : Que diable toujours de l'argent ! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire : « de l'argent, de l'argent, de l'argent. » Ah ! Ils n'ont que ce mot à la bouche : « de l'argent. » Toujours parler d'argent. Voilà leur épée de chevet, de l'argent.

**VALÈRE** : Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent ; c'est une chose la plus aisée au monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fit bien autant ; mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

**MAÎTRE JACQUES** : Bonne chère avec peu d'argent !

**VALÈRE** : Oui

**MAÎTRE JACQUES** : Par ma foi, Monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier : aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factoton.

**HARPAGON** : Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra ?

**MAÎTRE JACQUES** : Voilà Monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

**HARPAGON** : Haye ! je veux que tu me répondes.

**MAÎTRE JACQUES** : Combien serez-vous de gens à table ?

**HARPAGON** : Nous serons huit ou dix ; mais il ne faut prendre que pour huit ; quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

**VALÈRE** : Cela s'entend.

**MAÎTRE JACQUES** : Hé bien ! il faudra quatre grands potages, et cinq assiettes. Potages... Entrées...

**HARPAGON** : Que diable ! Voilà pour traiter toute une ville entière.

**MAÎTRE JACQUES** : Rôt...

**HARPAGON** (*en lui mettant la main sur la bouche*) : Ah ! traître, tu manges tout mon bien.

**MAÎTRE JACQUES** : Entremets...

**HARPAGON** : Encore ?

**VALÈRE** : Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde ? Et Monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille ? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demandez aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

**HARPAGON** : Il a raison.

**VALÈRE** : Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes ; que pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite il faut que la

frugalité règne dans les repas qu'on donne ; et que suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non vivre pour manger.*

**HARPAGON** : Ah ! Que cela est bien dit ! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie. *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi...* Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis ?

**VALÈRE** : Qu'il *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

**HARPAGON** : Oui, entends-tu ? Qui est le grand homme qui a dit cela ?

**VALÈRE** : Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

**HARPAGON** : Souviens-toi de m'écrire ces mots : je les veux graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

**VALÈRE** : je n'y manquerai pas. Et pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire : je réglerai tout cela comme il faut.

**HARPAGON** : Fais donc.

**MAÎTRE JACQUES** : Tant mieux : j'en aurai moins de peine.

**NARRATRICE** : Merci, maître Jacques, merci. Bien, je crois que nous avons fait le tour de la question.

**1<sup>ère</sup> FILLE** : Oui, une dizaine de scènes, c'est bien suffisant.

**2<sup>ème</sup> FILLE** : Le panorama est complet.

**SCAPIN** (*surgissant*) : Alors quoi ? Qu'est-ce à dire ? On oublie le cher Scapin ? Et ses fourberies ? Et sa fameuse scène du sac ?

*(Les filles entrent par deux ou trois. Les trois garçons de la scène précédente se placent à l'écart.)*

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ  
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS  
ADRESSER À :**  
[www.theatronautes.com](http://www.theatronautes.com)

**GÉRONTE** : Hé bien ! Scapin, comment va l'affaire de mon fils ?

**SCAPIN** : Votre fils, Monsieur, est en lieu de sûreté ; mais vous courez maintenant, vous, le péril le plus grand du monde et je voudrais pour beaucoup que vous fussiez dans votre logis.

**GÉRONTE** : Comment donc ?

**SCAPIN** : À l'heure que je parle, on vous cherche de toute part pour vous tuer.

**GÉRONTE** : Moi ?

**SCAPIN** : Oui (...) Le frère de cette personne qu'Octave a épousé. (...) Tous ses amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent de tous les côtés (...)

**GÉRONTE** (*croyant voir quelqu'un*): Ah !

**SCAPIN** : Non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis-je que vous vous mettiez là-dedans et que vous vous gardiez de remuer en aucune façon. (...)

**GÉRONTE** : L'invention est bonne. (...)

**SCAPIN** : Cachez-vous, voilà un spadassin qui vous cherche. (*en contrefaisant sa voix*) « Quoi ! jé n'aurai pas l'abantage dé tuer cé Géronte et quelqu'un par charité né m'enseignera pas où il est » ? (*À Géronte avec sa voix ordinaire.*) Ne branlez pas. (*Reprenant son ton contrefait.*) « Cadédis ! jé lé trouverai, se cachât-il au centre dé la terre. » (*À Géronte avec son ton naturel.*) Ne vous montrez pas. (*Tout le langage gascon est supposé de celui qu'il contrefait, et le reste de lui.*) « Oh ! L'homme au sac. » — Monsieur. — jé té vaille un louis, et m'enseigne où put être Géronte. — Vous cherchez le seigneur Géronte ?— Oui, mordi, jé lé cherche.— Et pour quelle affaire, Monsieur ?— Pour quelle affaire ? — Oui. — Je beux, cadédis ! Lé faire mourir sous les coups de vâton. —Oh ! Monsieur, les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme lui, et ce n'est pas un homme à être traité de la sorte. — Qui, cé fat dé Géronte, cé maraud, cé vélître ? — Le seigneur Géronte, Monsieur, n'et ni fat, ni maraud, ni bélitre, et vous devriez, s'il vous plaît, parler d'autre façon. — Comment ! Tu mé traites, à moi, avec cette hauteur ? — Je défends comme je dois, un homme d'honneur qu'on offense. — Est-ce que tu es des amis dé cé Géronte ? — Oui, Monsieur, j'en suis. — Ah ! Cadédis ! Tu es de ses amis, à la vonne hure ! (*Il donne plusieurs coups de bâtons sur le sac.*) Tiens ! Boilà cé qué jé té vaille pour lui. (*Criant comme s'il recevait les coups de bâton.*) — Ah ! Ah ! Ah ! Monsieur. Ah ! Ah ! Monsieur, tout beau ! Ah ! Doucement, ah ! Ah ! Ah ! — Va, porte-lui cela dé ma part. Adiusias ». Ah ! Diable soit le Gascon ! Ah ! (*en se plaignant et remuant le dos, comme s'il avait reçu les coups de bâton*)

**GÉRONTE** (*mettant la tête hors du sac*): Ah ! Scapin, je n'en puis plus.

**SCAPIN** : Ah ! Monsieur, je suis tout moulu, et les épaules me font un mal épouvantable.

**GÉRONTE** : Comment ! C'est sur les miennes qu'il a frappé.

**SCAPIN** : Nenni, Monsieur, c'était sur mon dos qu'il frappait.

**GÉRONTE** : Que veux-tu dire ? J'ai bien senti les coups, et les sens bien encore.

**SCAPIN** : Non, vous dis-je, ce n'est que le bout du bâton qui a été jusque sur vos épaules.

**GÉRONTE** : Tu devais donc te retirer un peu plus loin pour m'épargner.

**LES FILLES** : Oui, c'est ça, retirez-vous, retirez-vous !

**NARRATRICE** : Belle tirade ! Mais vous serez d'accord avec moi les filles, bien qu'il s'agisse de seconds rôles pour la plupart, ce cher grand Molière n'a laissé aux femmes que la portion congrue. Même dans « l'école des femmes » et « les précieuses ridicules ».

**TOUTES** : C'est hélas vrai !

**4<sup>ère</sup> FILLE** : Les garçons avaient le double de rôles.

**5<sup>ème</sup> et 6<sup>ème</sup> FILLES** : Et le double de texte.

**TOUTES** : C'est injuste !

**GARÇONS** : Mais c'était comme ça à cette époque.

**FILLES** : Il faut que ça change !

**NARRATRICE** : Attendez ! Pour le final, j'ai une idée... Il reste une des plus grandes pièces de Molière que nous n'avons pas évoquée.

**TOUS ET TOUTES** : **Le bourgeois gentilhomme !**

**(À SUIVRE)**



**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ  
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS  
ADRESSER À :**  
[www.theatronautes.com](http://www.theatronautes.com)